IDÉES

À répandre parmi les Habitans de la campagne et les Propriétaires fonciers.

Imprimé et envoyé dans les Départemens par ordre du Comité de salut public.

C'EST à vous, précieux habitans de la campagne, à vous propriétaires de terre, laboureurs, fermiers, &c., à régénérer la France épuisée par la guerre et tous les hommes conjurés contre votre liberté.....; c'est à vous à mettre en usage toutes les ressources du travail et de l'industrie, pour assurer à vos concitoyens des subsistances et des matières premières pour les manufactures et le commerce.....; c'est à vous, par votre ténacité, en surmontant tous les obstacles, en bravant toutes les peines, à détromper nos ennemis dans leur espoir perfide et barbare de nous subjuguer par la famine.....; c'est à vous à détruire les espérances criminelles de nos ennemis dans l'intérieur..... Ne souffrez parmi vous aucun accapareur, ne vous prêtez à aucune de leurs manœuvres perfides, et tranquillisez tous les bons citoyens sur les craintes qu'ils paraissent avoir pour les subsistances.

Mais avant d'entrer dans des détails sur cet intéressant objet, jetons un coup-d'œil rapide sur notre état actuel, et celui où nous nous trouvions au commencement du printemps de l'année dernière.

Nous avons regagné récemment les contrées fertiles au nord et au sud de la Loire, dévastées pendant deux campagnes ; les départemens du nord et ceux dans le voisinage du Rhin, ravagés pendant trois ; ceux du midi, infestés par les Anglais et les Espagnols ; et ceux de l'intérieur ne sont plus en proie aux fureurs domestiques..... Ce n'est que depuis assez peu de temps que le Danemarck, la Suède, les États-Unis, la Toscane et Gènes ont revendiqué, pour leur commerce maritime, les droits des puissances neutres contre les violences de l'Angleterre. On doit dater d'une époque plus récente, un peu plus de liberté dans notre commerce sur la Méditerranée ; nous venons, par des traités de paix, de nous frayer une route à travers la Hollande, les territoires prussiens et une partie de l'Empire, pour retirer du nord, des grains, des bestiaux, des provisions salées, des munitions navales, des métaux utiles : nous avons conquis les plaines productives entre le Rhin et la Meuse, elles doivent nous donner des subsistances..... ; nous nous sommes assuré la pleine navigation d'une partie du Rhin et de toutes les rivières qui s'y jettent sur la gauche, ainsi que de celles qui vont

se jeter dans la mer, telles la Meuse, l'Escaut, &c., ce qui assure les transports par eau de toute espèce de munitions pour nos armées, avec l'épargne d'une grande quantité de bêtes de somme et de trait, et de leur nourriture ; indépendamment des moyens dont nous avions été privés jusqu'à présent pour communiquer avec la mer, pour nos importations et nos exportations ; enfin après avoir banni le terrorisme, les réquisitions et le *maximum*, on a adopté le seul système de sagesse pour l'agriculture, celui de la liberté.

Nous avons perdu il est vrai beaucoup de bras, d'animaux et d'engrais ; mais traversez les campagnes et vous verrez combien le besoin et la nécessité ont donné à ses habitans du courage et de l'industrie : les femmes, les enfans, les animaux dont on faisait le moins d'usage, les objets négligés ou méprisés, tout a été réuni pour travailler la terre et la faire produire ; des engrais auparavant sacrifiés au luxe l'ont été à l'utilité ; des champs dévastés et long-temps en repos sont devenus plus fertiles ; et pour perfectionner tous ces moyens ou les augmenter, il suffira peut-être de différentes observations dont nous allons faire part.

On peut diviser chaque année en productive et en non productive. La partie productive de l'année actuelle reste encore presque toute entière par rapport aux objets les plus importans de subsistance pour les hommes et les animaux, dont on

fait usage pour les travaux ou la nourriture; et dans le reste du printemps, dans l'été, dans l'automne, pour nous assurer l'abondance, on peut fournir par différens moyens d'amples supplémens aux grains, aux herbes, aux légumes actuellement dans nos champs et prêts à y être recueillis : ces différentes mesures pratiques, auxiliaires ou supplémentaires, doivent être considérées ou comme productives ou comme économiques.

Les ressources productives auxiliaires ou supplémentaires peuvent embrasser cinq parties;

1.° Nous pouvons mettre en culture une grande partie de nos jachères; et sans discuter s'il faut, oui ou non, bannir les jachères de l'agriculture, on se bornera, pour le moment, à faire sentir la nécessité de s'en servir pour se défendre de la disette, et par-là, de la malveillance des ennemis intérieurs et extérieurs (1);

2.° Dans les jachères et autres champs, nous pouvons cultiver plusieurs légumes semés ou plan-

---

(1) Les terres en jachères offrent, dans la circonstance actuelle, une grande ressource; celle d'en former des prairies artificielles momentanées, en y semant les espèces de grains qui conviennent le plus à la qualité de la terre et dont on aura le plus d'approvisionnemens; tels sont l'orge, le seigle, l'avoine, le sarrasin, et toutes les espèces de semences légumineuses, connues sous le nom de *dragées, grenailles* ou *bizailles*, qui sont un mélange de vesce, de lentilles, de féves, &c.

L'objet à se proposer n'est pas la fructification de ces grains, mais au moins tous croîtront en herbes; et comme ce n'est pas

tés le printemps, l'été ou l'automne, comme carottes, navets, pois, féves, lentilles, choux, turneps (2), haricots, prairies artificielles, navette d'été (3), maïs (4), pommes de terre (5);

---

une double récolte qu'on cherche à obtenir, on fauchera ces prairies à l'époque de la floraison, et on obtiendra un fourrage excellent à être mangé en verd par les bestiaux, ou à être conservé utilement pour l'hiver.

Dans quelques pays, l'avoine n'est cultivée que pour en faire du foin, qui, dans cet état de fourrage, est préférée à l'avoine en grains.

Les procédés indiqués ici, loin de nuire aux récoltes futures, ne peuvent que leur être très-favorables.

(2) On ne saurait trop inviter de faire usage des gros navets, connus sous le nom de turneps. On s'en sert beaucoup en Flandre, en Alsace et dans l'Auvergne; ils réussissent même dans les terrains maigres et légers.

On ne sème communément le turneps qu'à la fin de juillet; on pourrait le faire plus tôt en se servant des jachères, cette plante les ameublirait au lieu de les appauvrir.

(3) La navette d'été croît et mûrit en trois mois, et offre, ainsi que le colza, quand on en a extrait l'huile, des marcs ou pains très-recherchés par les cultivateurs pour la nourriture des bestiaux pendant l'hiver.

(4) Le maïs est une des productions les plus fécondes; le maïs seul peut, à toutes les époques de sa végétation, fournir à la subsistance du cultivateur et de ses bestiaux. Ce grain devrait être plus généralement cultivé en France; on peut en répandre dans les champs qui ont porté du seigle, du lin, des navettes, avec l'attention de le semer plus dru que lorsqu'on veut en récolter le grain : en le coupant aux approches des gelées d'automne, il aura acquis sa plus grande hauteur; c'est un excellent fourrage.

(5) La pomme de terre poussant des tiges abondantes et

3.° On peut trouver de grandes ressources dans les jardins potagers qui peuvent être facilement cultivés à la ville et à la campagne, sans distraire des principaux ouvrages, et qui évitent des courses et des dépenses dans les marchés ;

4.° Les chevaux et les bestiaux dont on peut actuellement faire l'emplette chez les Allemands, les Hollandais, les Danois, &c. peuvent procurer de grandes ressources pour les labours, les transports, et la boucherie ;

5.° On peut trouver de grandes ressources dans l'augmentation des porcs, des lapins domestiques, des chevreaux, canards, oies, pigeons, de la volaille de basse-cour, &c. On trouverait des

---

chargées de feuilles, donne encore un bon fourrage, sans compter que ses tubercules sont très-recherchées par les animaux ; mais il ne faut retrancher leur feuillage qu'à l'approche de la maturité.

C'est au moment présent qu'on tirerait le plus grand parti de cette culture ; la pomme de terre pourrait remplacer les diverses substances dont on nourrit les hommes et les bestiaux : les chevaux la mangent volontiers, elle procure beaucoup de lait aux vaches, elle engraisse tous les animaux de basse-cour ; enfin elle peut être substituée au son avec autant d'avantage que d'économie.

Il est encore temps de planter l'espèce blanche, grosse et hâtive ; c'est la plus féconde, la plus convenable à tous les terrains et à tous les aspects : quatre mois au plus suffisent pour compléter sa végétation ; et pourvu qu'elle reçoive de la pluie en juillet et en août, elle peut braver ensuite la plus grande sécheresse.

secours pour ces objets, en cultivant avec abondance toutes les productions indiquées avant et ci-après.

Telles sont les ressources productives à employer pour augmenter la masse des subsistances, dans les douze ou quatorze mois nécessaires à passer pour arriver aux deux récoltes en blé.....; ressources d'autant plus précieuses, qu'elles nous donneraient bientôt les moyens d'user, avec moins d'économies, des secours ordinaires doublés par ce moyen.

Les ressources économiques, auxiliaires ou supplémentaires, peuvent être réduites à trois divisions;

1.° On peut perfectionner plusieurs objets trop négligés actuellement; par exemple, les provisions sèches ou desséchées suffisent dans une proportion très-inférieure aux viandes fraîches : il est donc très-essentiel de prendre l'habitude si avantágeuse de saler du bœuf, du mouton, &c. L'avoine un peu écrasée et mouillée suffit aux chevaux en moindre quantité (6), elle les nourrit davantage,

---

(6) En faisant tremper pendant quelques heures l'avoine dans l'eau, on peut diminuer la ration environ d'un tiers.

Les chevaux dont les dents sont usées mâchent très-imparfaitement l'avoine; d'autres la mangent avec tant d'avidité, que la plus grande partie échappe à la mastication et est en pure perte pour la digestion : sa macération dans l'eau remédie à cet inconvénient, l'écorce s'amollit, le grain se gonfle, et les chevaux le mâchent et le digèrent mieux; il ne serait pas moins utile de la moudre grossièrement.

ils n'en perdent point ; on peut dire la même chose pour les féves données avec succès aux animaux malades ;

2.° Un avantage des desséchemens et salaisons des viandes, c'est de les améliorer en les conservant, et de gagner la nourriture des animaux qu'il aurait fallu nourrir si l'on avait voulu manger la viande fraîche ; mais cette pratique pour les animaux peut s'étendre jusqu'aux végétaux, par la voie du sel et du desséchement, &c. On devrait aussi adopter la méthode si sage et si économique d'arranger le foin en meule avec beaucoup de soin, et de n'en retirer, pour la nourriture des bestiaux, qu'avec le secours de grands couteaux faits exprès, d'où s'ensuivrait économie et conservation ;

3.° Nous voyons les bestiaux quitter assez souvent les pâturages pour brouter dans les bois (7) ;

(7) En Italie, les feuilles d'arbres sont un des principaux articles de la nourriture des bestiaux durant l'hiver. Les marchés de Rome sont abondamment fournis de viande de bœuf d'une excellente qualité, nourris durant l'hiver de navets et de feuilles. Ainsi l'orme, le peuplier, le frêne, sur-tout celui qui porte des fleurs, l'érable, l'arbre à manne, le charme, le micoucoulier, le hêtre, le tilleul, le platane, &c. sont mis à contribution pour la nourriture des bestiaux, en les dépouillant de leurs feuilles. Pour les conserver vertes et fraîches, on les ramasse vers la fin de septembre, au moment de la plus forte chaleur du jour ; on en étend un lit très-mince sur un endroit pavé et bien exposé au soleil, on les laisse durant trois ou quatre heures, après quoi on les entasse dans des tonnes de bois très-serrées, et on les couvre avec soin d'un lit épais de

et dans ce moment de disette, quand tous les arbres des forêts présentent des branches et des rejetons inutiles, pourquoi ne s'empresserait-on pas de les ramasser pour les faire manger aux animaux ? On ne saurait donc trop faire connaître les avantages à retirer des feuilles, et trop exhorter les habitans de la campagne à mettre en usage les moyens employés, sur-tout en Italie, pour les conserver et s'en assurer pour tout l'hiver, afin d'en nourrir les bestiaux. . . . . A ces moyens, il faut en joindre beaucoup d'autres ; tels sont les fauchages et arro-

---

sable ; par ce moyen, et en les recouvrant toutes les fois que l'on s'en sert, on conserve les feuilles fraîches jusqu'à la fin de l'hiver. Dans quelques cantons, les laboureurs creusent une fosse très-profonde, et lorsqu'elle est remplie de feuilles à moitié, ils mettent dessus un lit d'environ deux pieds d'épaisseur de grappes de raisins ; par-dessus ce lit, des feuilles de la même épaisseur, et ainsi de suite, le tout recouvert avec de la paille et tous les moyens d'empêcher la pénétration de l'air.... Le fameux *Serres*, dans son livre sur l'agriculture, trop peu consulté en France, conseille de battre dans l'automne les branches des arbres dont on veut conserver les feuilles, afin que les jeunes pousses s'y trouvent mêlées et rendent ce fourrage encore meilleur.

On met au rang des feuilles à cueillir, même celles des arbres toujours verds.... *Ellis* prétend que du lière ramassé dans le printemps, et donné aux brebis femelles, augmente leur lait.

On assure en Italie, que les animaux n'aiment pas les feuilles de chênes ni de maronniers, à raison de leur amertume et de leur qualité astringente ; pour les leur faire manger, on les mêle avec d'autres espèces de feuillages.

semens des prairies (8), les feuilles de vigne (9), l'extraction des racines (10), les genêts et

(8) On observe qu'en général on *fauche* trop tard les prés en France, et qu'il y a sur cet objet des préjugés nuisibles à l'abondance des fourrages. Quand les prés ont manqué d'eau pendant le printemps, les plantes, quoique n'étant pas parvenues à toute leur hauteur, ont cependant acquis leur maturité; du moment où la floraison a lieu, la tige se dessèche, l'herbe n'a plus de suc à tirer de la terre; elle la fatigue en pure perte pour la seconde coupe, et le foin est beaucoup plus dur et moins succulent : la coupe hâtive a donc beaucoup d'avantages, tant pour la bonté des foins, que pour l'abondance et la qualité des regains. Quant à l'*arrosement*, les habitans des climats brûlans doivent à leur industrie de souffrir peu de la sécheresse toujours si préjudiciable. Dans l'Inde et les provinces méridionales de la Chine, on emploie pour arroser une machine simple et peu coûteuse, elle élève du sein des rivières environ huit muids d'eau par minute; c'est une bascule sur laquelle on monte, et sans le moindre effort, en se promenant d'un bout à l'autre d'une pièce de bois garnie de deux balustrades ou ridelles, on enlève ou replonge alternativement un vaisseau d'environ deux muids, et on l'enlèverait de quatre en faisant deux pas de plus : un crochet de fer saisit le vaisseau, et l'eau coule sur le terrain.

(9) On tire un parti d'autant plus avantageux du pampre ou feuillage de la vigne, qu'absorbant souvent en pure perte une partie de la sève, le retranchement en devient nécessaire; ce feuillage est même regardé, dans l'art vétérinaire, comme très-salutaire aux animaux qui d'ailleurs en sont fort avides.

(10) Il est peu de sol qui, sans culture, ne produise des racines nourrissantes; telles sont celles de quelques graminées, des chiendens, des réglisses sauvages, &c. La partie sucrée que contiennent ces racines, les fait rechercher par les animaux : on peut s'en procurer facilement, elles n'ont besoin que d'être

ajoncs (11), les plantes potagères (12), le chau-

---

lavées ; on les mêlera seulement avec d'autres fourrages, parce qu'elles contiennent trop de parties nutritives sous un petit volume.

En Italie, on est dans l'usage de récolter ces racines, qui se vendent habituellement par petits faisceaux, sous le nom de *gramiche*, et se donnent aux bestiaux. Dans le temps de disette, c'est la seule ressource de l'Inde.

L'extraction des racines ne saurait empêcher que le sol ne soit bientôt recouvert, car c'est en les éclaircissant qu'on en favorise la production ; leur excessive quantité épuisant et appauvrissant la terre.

(11) Dans les parties de nos départemens méridionaux où les prés ne sont pas communs, on recueille les diverses espèces de genêts et ajoncs, &c. Il suffit de les briser pour que les animaux les mangent avec plaisir.

(12) Toutes les herbes et les plantes potagères, mais principalement les pommes de terre et les diverses espèces de choux et de navets forment une excellente nourriture pour le bétail, et sur-tout pour les vaches auxquelles elles procurent un lait abondant et de bonne qualité.

Il n'existe pas de nourriture tout à-la-fois plus substantielle, plus salutaire et plus agréable aux bestiaux, que la carotte ; le panais offre encore une excellente subsistance.

La citrouille ou potiron, si l'on réunit les circonstances les plus favorables à sa végétation, peut servir utilement dès cet automne à nourrir le bétail.

On ne saurait trop multiplier toutes les espèces de choux, principalement le chou-vache ; chaque jour on en détache les feuilles inférieures, ce qu'on continue de faire jusqu'aux fortes gelées. Cette culture, très-connue en Angleterre, y favorise essentiellement la multiplication des bestiaux, l'abondance des engrais et le produit des récoltes.

lage (13) et le parcage des moutons (14) offrent aussi de grands avantages.

On peut remplacer les fumiers, devenus très-

(13) Le chaulage, utile dans tous les temps, devient dans la circonstance actuelle, une opération précieuse ; mais le chaulage qu'on recommande n'est pas de se borner à arroser un tas de semences avec une eau de chaux faite sans proportion ni règles.

Pour remplir l'objet qu'on se propose, en chaulant le grain, il faut le laisser tremper douze ou quinze heures dans une eau de chaux dont la proportion soit d'une livre de chaux vive sur sept ou huit pintes d'eau ; la liqueur doit surcharger le grain.

Le chaulage offre l'avantage de ne semer qu'à mi-semence, économie considérable, justifiée par des expériences faites avec soin : en effet, le chaulage, en pénétrant le grain de toute l'humidité qu'il peut absorber, l'empêche de se dessécher et de périr en terre ; il en hâte la germination, sur-tout dans les temps de sécheresse ; il supplée aux pluies, aux rosées si desirables après les semailles, dans les cas où la terre est privée de leur influence salutaire.

La réunion de toutes ces circonstances favorables, fait que le grain a bientôt étendu ses racines ; que n'étant point étouffé, qu'ayant plus d'air, un plus grand espace de terre, et conséquemment plus de sucs nourriciers, il prend plus de vigueur : le chaulage enfin met le grain à l'abri des dégâts que font les oiseaux.

(14) Il est un grand moyen de forcer la végétation et de doubler les richesses, c'est le parcage des moutons et même des autres bestiaux ; c'est l'adoption des procédés qui consistent à élever les moutons en plein air, dans des parcs domestiques, lorsque le parcage dans les champs leur est interdit ; ce moyen de fumer les terres est très-économique et peut être fort utile dans ce moment contre le défaut d'engrais, et pour prévenir la diminution progressive des récoltes.

rares par l'irrigation, avec le secours des roues persannes, ou des bascules dont nous avons parlé *(note 8)*, ou par le mélange des sols, marnes, chaux, cendres, sables, graviers, argiles, &c. Il suffit d'une sonde dans chaque canton, afin de chercher sur les lieux les moyens de mélange pour éviter les transports.

Les maux dont nous avons à nous plaindre dans ce moment, doivent produire ce grand avantage, de nous donner des leçons d'économie, d'industrie et de ressources inusitées jusqu'à présent.

Nous devons d'ailleurs nous appliquer sérieusement à détruire tous les maux qui dérivent de la disette; ils augmentent nos troubles intérieurs; ils nous désapprécient dans l'étranger; ils nous menacent de la misère, de la famine et de la peste, sœurs et compagnes inséparables. Aristocrates, royalistes, fanatiques, terroristes, espérez-vous échapper à ces maux en travaillant à les perpétuer parmi nous! vous en serez les premières victimes. Patriotes zélés, dont le courage et l'espérance se sont soutenus au milieu des plus grandes calamités, ne voulez-vous pas contribuer à pacifier l'intérieur comme l'extérieur, en ajoutant la tranquillité à la gloire, et l'humanité à la justice et à la sagesse! Gardez-vous donc d'écouter les infames calculs de la cupidité; songez qu'il y va de la liberté et de la vie de vos concitoyens et de la vôtre: occupez-vous uniquement du bien public. Dans ce

541

moment chacun de nous en tient une partie dans ses mains ; vouons à l'infamie le Français convaincu d'égoïsme ; encourageons tous les individus à des sacrifices, à des privations et au travail ; que chacun agisse ou aide de ses conseils, de sa vigilance, de ses soins, ceux plus en état de travailler que de calculer la meilleure manière de tirer parti de tous les moyens qui nous restent, et bientôt la disette disparaîtra. Nous entrons à peine dans le moment où la terre nous offre de seconder tous les soins dont nous nous occuperons pour nous assurer une subsistance suffisante. Ne perdons donc pas un instant pour arriver à ce but précieux.

JOSEPH SERVAN.

À PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
Prairial, an III.